PENSÉES D'HIVER.

HOMMAGE DU PREMIER DE L'AN 1873.

AUX ABONNES DE "L'OPINION PUBLIQUE"

That lit'le nest, forsaken now,
The sport of every wind,
Is like the heart forsaken by
The hopes it once entwined.
ALICE CARY.

L'autre jour, je passais dans la lande déserte,
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés ;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup, au détour du sentier, sous les branches
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches
Tourbillonnaient encor sous la bise d'hiver.

Je m'en souvins : — c'était le nid d'une linotte
Que j'avais, un matin du mois de mai dernier,
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note,
Dans les airs tout remplis d'arôme printanier.

Ce jour-là, tout riait ; la lande ensoleillée
S'enveloppait au loin de reflets radieux,
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée
Entendait bourdonner des bruits mélodieux.

Le soleil était chaud, la brise caressante ;
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds ;
La linotte disait sa chanson ravissante
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours.

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses
Qu'a remplacés l'hiver avec son ciel marbré,
Mon cœur, — j'ai quelquefois de ces heures moroses, —
Mon cœur s'émut devant ce vieux nid délabré

Et je songeai longtemps à mes blondes années.
Frêles fleurs dont l'hiver a détruit les parfums ;
A mes illusions que la vie a fanées ;
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Car quelle âme, ici-bas, n'eut sa flore nouvelle,
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons ?
Epanouissement du cœur qui se révèle !
Des naïves amours mystiques floraisons !

O jeunesse ! tu fuis comme un songe d'aurore....
Et que retrouve-t-on, quand ton rêve est fini ?
Quelques plumes, hélas ! qui frissonnent encore
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

Et je revins chez moi, ce soir-là sombre et triste....
Mais, quand la douce nuit m'eut versé son sommeil,
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,
Je vis renaitre au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande ranimée
Etaler au soleil son prisme aux cent couleurs :
Des vents harmonieux chantaient sous la ramée,
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs.

La nature avait mis sa robe des dimanches ;
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,
Qui tapissaient leur nid avec les plumes blanches
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver..

O Temps ! courant fatal où vont nos destinées,
De nos plus saints espoirs aveugle destructeur,
Sois béni ! car, par toi, nos amours moissonnées
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur ?

Dans l'épreuve, par toi, l'espérance nous reste :
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons ;
Et tu verses toujours quelque baume céleste
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes :
Après les jours de froid, viennent les jours de mai ;
Et c'est souvent avec nos illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé.

D'un nouvel an, demain, va s'éveiller l'aurore :
Frères, saluons-la par une hymne d'espoir !
L'âme la plus en deuil peut refleurir encore :
Le soleil luit toujours derrière le ciel noir !

Québec, décembre 1872.

LOUIS-H. FRÉCHETTE.

